

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Léon DUPONT LACHENAL

M. le chanoine Louis Mariaux

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1948, tome 46, p. 145-158

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

M. le Chanoine Louis Mariaux

Nous n'avons pas oublié une boutade, vieille de plusieurs années, que nous fit un jour le regretté Jules Bertrand, dont l'esprit malicieux s'ingéniait à cacher le bon cœur : « C'est vrai, nous disait-il, l'Abbaye de St-Maurice a fourni plusieurs saints, mais il y a de cela si longtemps qu'on aimerait bien qu'elle recommence !... » Eh bien ! sans vouloir évidemment donner au terme une valeur officielle que seule l'Eglise pourrait lui accorder, tous ceux qui connaissaient le chanoine Mariaux s'accordaient à voir en lui un saint parmi nous, et c'est pourquoi sa mort laisse un vide si profond. Grâce à Dieu, le souvenir demeure ici de plusieurs prêtres qui ont exercé, par la sainteté de leurs exemples, une influence conquérante : qu'il suffise de rappeler les noms des chanoines Louis-Joseph Luder, Auguste Bertrand, Jérémie Gallay, au siècle dernier, ou Frédéric Hofmann, au début du nôtre. A leur suite, les mémoires reconnaissantes inscriront le nom de Louis Mariaux.

M. Mariaux se croyait d'origine bretonne et il se réjouissait de se trouver des liens avec cette terre enluminée de légendes, mais plus encore vivifiée par la vie de nombreux saints. De grandioses cathédrales et des monastères

pieux entourent la Bretagne d'un réseau déjà céleste, et les vertus de foi et de fidélité n'ont pas cessé d'animer le pays. Tout cela enchantait notre confrère. Aussi ne fut-il guère satisfait d'apprendre que si cette origine bretonne n'était pas pure légende, elle devait être à tout le moins fort lointaine, car sa famille apparaît à Vionnaz déjà au XVI^e siècle. Il lui restait pourtant agréable de penser que son nom portait quelque écho de la dévotion mariale des aïeux, à laquelle il demeurait tendrement fidèle.

Par sa mère, originaire de Vissoie, le chanoine Mariaux eut pour oncle un prêtre vénéré, l'abbé Georges Martin, mort presque octogénaire, après avoir construit ou reconstruit les églises de Vionnaz et d'Ayer ; un autre oncle, décédé l'an dernier, appartenait à la Société des Frères de Marie, tandis que de plus jeunes prêtres, dans la parenté de notre cher défunt, continuent la tradition.

Le chanoine Mariaux naquit à Sierre, le 24 juin 1880. Ses débuts furent difficiles et il ne put entreprendre ses études qu'assez tard. Elève du Collège de Sion de 1896 à 1903, il entra ensuite au Grand-Séminaire, d'où il passa à l'Université de Fribourg. En 1908, il sollicita son admission à l'Abbaye de Saint-Maurice où Mgr Paccolat lui donna l'habit le 13 août. Quatre ans plus tard, les quelques semaines qui s'écoulaient du 17 août au 8 septembre 1912 le voient émettre sa profession religieuse définitive et recevoir tous les Ordres : c'était ainsi dans une atmosphère mariale qu'il gravissait tous les échelons sacrés, puisqu'il devenait chanoine dans l'Octave de l'Assomption et prêtre en la fête de la Nativité de la Vierge.

Prêtre à 32 ans, M. Mariaux parvenait enfin au terme entrevu depuis longtemps, mais qui, à certaines heures, eût paru inaccessible à une volonté moins ferme et à un désir moins ardent que les siens. Surtout, il avait pu mûrir sa vocation et recevoir l'Ordination dans une conscience profonde de la grandeur du sacrement. De cette grandeur, l'empreinte marquera tout son sacerdoce.

Car, pour un prêtre comme M. Mariaux, la Première Messe est moins une fin qu'un commencement, le départ d'une route où il faut monter soi-même pour entraîner, relever, reconforter les compagnons de voyage...

Après quelques années de professorat et de surveillance au Collège, en même temps que d'aumônerie à Vérollez, M. Mariaux fut vicaire à Salvan durant toute la première guerre mondiale. Il s'y dévoua entièrement et y laissa un souvenir vivant dont on pouvait deviner l'intensité dans les yeux de paroissiens lorsque, bien des années



plus tard, l'ancien vicaire eut un jour l'occasion de remonter là-haut... En 1918, le chanoine Mariaux revint à Saint-Maurice où il reprit ses occupations antérieures qui étaient pour lui autant de ministères ; il y ajouta même, en 1919, la Congrégation mariale du Collège. Surveillant des jeunes collégiens, il imposait le respect à sa bergerie, mais c'était bien plus, a-t-on dit, par son chapelet, qu'il récitait constamment, que par les punitions, qu'il infligeait rarement et à contre-cœur.

Le 24 juillet 1922, le Chapitre abbatial élit M. Mariaux prieur, puis Mgr Mariétan le choisit pour son vicaire général. Dès lors, entre le prélat et son assistant, se noua une coopération étroite, totale, sans réserve. Durant ces années-là, M. Mariaux enseigna aussi aux jeunes clercs l'exégèse et le droit canon, ce qui était surtout pour lui prétexte à leur montrer la divinité de la Révélation et la sagesse de l'Eglise. Le 26 juillet 1930, M. Mariaux se démit de ses charges et se contenta du titre de sous-prieur, qui n'était plus porté depuis longtemps. Ce ne fut d'ailleurs l'affaire que de quelques mois, car, le 5 mars suivant, il partait avec Mgr Mariétan et l'accompagnait à Annecy où il demeura deux ans. Les divergences de vues qui avaient amené la démission de Mgr Mariétan, rendaient sa retraite d'autant plus douloureuse : le chanoine Mariaux qui l'avait toujours secondé, y vit une raison de plus d'adoucir l'amertume des jours sombres par sa présence, une présence qui témoignait de sa fidélité et de sa générosité. Là-bas, sur les pentes de la colline où reposent les restes mortels de saint François de Sales et de sainte Jeanne de Chantal, le prélat et le chanoine abritèrent leur peine dans la prière, une prière plus ardente, plus dépouillée aussi, et dans l'exercice d'un ministère apprécié, et dont la souffrance accroissait l'efficacité.

La discipline ecclésiastique exigeant que M. Mariaux obtienne une dispense de Rome pour demeurer plus longtemps en dehors des résidences normales de l'Abbaye, il repousse, en 1933, toute idée d'exclaustration qu'on lui présente, car sa fidélité à l'Abbaye passe par-dessus tout.

Revenu à Saint-Maurice, le chanoine Mariaux reprit, une fois de plus, quelques heures d'enseignement au Collège, jusqu'à l'été 1934 ; il fut aussi, tour à tour, aumônier de la Clinique St-Amé et de l'Institut de Véroilliez. C'est même à cette dernière charge que nous l'avons vu se donner avec une bonté et un désintéressement dont l'opiniâtreté nous paraissait excessive, car, pour épargner toute peine à autrui ou pour ne pas dérouter un horaire, il n'hésitait pas, au printemps de l'an dernier encore, à faire route seul, à pied, certains soirs de bourrasque et de neige qui eussent arrêté tout autre. Les Frères convers de l'Abbaye se souviennent eux aussi que Mgr Burquier leur avait donné M. Mariaux pour Père-Maître et qu'ils l'ont

gardé pendant onze ans, de 1933 à 1944 ; ils n'ont pas oublié ses bontés.

Ces dates, ces fonctions, indiquent le cadre dans lequel se déroula la vie du disparu : elles ne sauraient suffire à évoquer la vie elle-même de celui qui nous a quittés, pas plus qu'un lécythe ne saurait remplacer le parfum... Si la vie du chanoine Mariaux pouvait être écrite, ce serait aussi « l'histoire d'une âme »...

Des notes, des confidences, qu'une aimable charité a bien voulu nous communiquer, nous permettent de pénétrer un peu dans la vie profonde de M. Mariaux. Sa grande idée était d'être « vraiment prêtre ». Il aimait à voir ses confrères prendre leur part de toutes les activités extérieures, intellectuelles et sociales, compatibles avec leur caractère, parce qu'il y voyait un moyen d'apostolat, mais à la condition que le prêtre soit « prêtre avant tout, partout et toujours ». Chez M. Mariaux, le prêtre devait prêcher d'exemple plus que de parole, car il estimait avec raison que le prédicateur doit, le premier, s'efforcer de conformer sa vie à son enseignement.

La prédication du chanoine Mariaux était sans recherche et sans contour ; désireux de se faire comprendre de tous, il employait volontiers des formules fortes, originales, qui eussent détonné sur d'autres lèvres, mais qui, chez lui, aidaient à retenir son enseignement. Aussi était-il écouté avec plaisir et avec fruit ! Quelle ardeur il mettait à parler de l'Eucharistie, de la Vierge, de la vie intérieure, de la mort, car il revenait sans cesse sur ces sujets essentiels et qui n'étaient pas pour lui une spéculation de l'esprit ou un thème académique, mais des réalités vivantes qui l'enflammaient. Il était d'ailleurs, tant pour la prédication que pour la direction, très attentif à se tenir au courant de la pensée religieuse et lisait régulièrement plusieurs revues spirituelles, l'*Ami du Clergé*, les *Etudes*, la *Nouvelle Revue Théologique*, la *Vie intellectuelle*, la *Vie spirituelle* ; il gardait ainsi le contact avec les grandes écoles de la spiritualité catholique et, quand il avait achevé une lecture particulièrement importante,

il aimait à répéter, en mettant la main sur l'ouvrage : « Voilà qui est solide ! »

Ces graves sujets n'empêchaient nullement M. Mariaux de s'intéresser, de s'enthousiasmer même, pour toutes les nobles formes de la beauté. Il aimait ardemment son Valais et parlait volontiers des lieux qu'il connaissait, où les siens avaient vécu. Il se faisait un devoir de fidélité et de piété de veiller au bon entretien des tombes de ses parents qui attendent la résurrection dans la terre de Sierre. Mais, chez lui, rien d'un attachement exclusif et mesquin, et si les chants patriotiques du Valais le faisaient vibrer, il aimait aussi les hymnes à la Suisse tout entière et redisait volontiers, comme autrefois le chanoine Hofmann, que l'Abbaye est la commune patrie de tous ceux qui la composent... L'une des vertus les plus exquises de M. Mariaux était sa fidélité : fidélité aux siens, dont il conservait pieusement le souvenir ; fidélité aux supérieurs, qui n'impliquait aucun calcul et qui, précisément parce qu'elle était désintéressée, était d'autant plus sûre ; fidélité aux confrères, qu'il entourait de sollicitude et dont il aimait à louer les talents, à soutenir les initiatives, à suivre les travaux, et qu'il entourait de touchante compassion dans leurs disgrâces. Il lisait tout ce que ses confrères publiaient, recevant avec joie les échos de la Maison ou de ses Collèges, les nouvelles des missionnaires, les études historiques ou littéraires des uns ou des autres, car c'était toujours, pour lui, l'Abbaye à laquelle il portait un attachement vibrant.

Rien n'entravait, d'ailleurs, les élans de son cœur. Il se faisait le consolateur des malades qu'il aimait à visiter et à qui il portait un réconfort souriant ; un jour, il eut la joie de pouvoir mettre au pied d'une statue de la Madone, une gerbe de fleurs que lui offrit en reconnaissance une dame protestante. Qu'elle est jolie aussi la délicatesse de ses sentiments qui le faisait bénir, de sa fenêtre, les travaux et les champs des campagnards, lorsque le gel ou la grêle menaçait !... Sensible au beau, sous toutes ses formes religieuses ou profanes, intellectuelles ou matérielles, il y voyait le reflet de Dieu. Quand quelqu'un gémissait sur le temps, il coupait court : « C'est le temps du Bon Dieu : c'est donc beau temps ! » Il était plein d'allégresse après les Offices pontificaux : c'était

encore, malgré la fatigue, la beauté des rites, des chants et des fleurs qui continuait de faire exulter son cœur...

D'une grande distinction, d'une politesse irréprochable, avec une démarche quelque peu solennelle, M. Mariaux était ennemi de toute trivialité, de tout laisser-aller. Mais son accueil n'en était pas moins chaleureux, bienveillant, souriant même, et cela jusqu'à ses derniers moments. En lui, une volonté tendue, une fermeté inébranlable, une endurance exemplaire, s'alliaient à une activité rayonnante et à une charité toujours compatissante pour les faibles, les surmenés, les fatigués. Levant les yeux et le montrant du doigt, il leur disait : « Le Ciel ! »

M. Mariaux excellait surtout dans le ministère sacramental. Que d'âmes dont il était le confident et le guide ! Mais ce sont là des choses qui ne se racontent guère, car c'était un secret entre lui et Dieu. De quel amour il aimait son Dieu, plusieurs le pouvaient voir à la peine que lui causait tout ce qui était péché ou même simple froideur d'âme. Son Dieu, il y croyait avec une certitude de granit, il l'aimait avec un cœur de feu.

Il aurait voulu, lui aussi, amener à ce Dieu toutes les âmes qu'il savait, toujours, avec une patience inlassable, remonter et lancer en avant. Sainte Thérèse de Lisieux l'avait ravi et il s'était mis à son école de simplicité, d'abandon, de confiance inébranlable, et ce n'était pas chez lui l'effet d'une mièvrerie ou de la fadeur, car M. Mariaux était une volonté, une force : une force qui fait penser à celle de saint François de Sales qui ne fut si doux qu'à force d'être fort... Ce ministère, M. Mariaux le remplissait dans une large mesure au sein de sa Communauté ; mais il l'exerçait aussi au dehors, par les longues heures qu'il passait au confessionnal, en particulier les soirs de samedis et les dimanches matins. Il était pleinement le pénitencier de l'église abbatiale, titre que lui donna Mgr Haller en 1944 et qui lui fut autant un encouragement qu'une récompense.

Jusqu'aux dernières heures de sa vie, il était préoccupé des âmes, de leur salut, de leur perfection. « C'est pour les âmes ! », répondait-il, quand on le plaignait de ses longues stations au confessionnal.

On le pense bien : un tel apostolat n'aurait pu porter

tant de lumière s'il ne s'était appuyé sur une vie toute consacrée. Tous les témoignages nous parlent de son attachement aux règles et constitutions de la Maison, à ses usages et à ses traditions. On n'a pas remarqué seulement sa fidélité et sa ponctualité à l'Office, mais aussi sa tenue dans sa stalle, tenue qui était déjà un exemple. La Messe, qu'il célébra pour la dernière fois le matin de l'Ascension (6 mai), était pour lui vraiment l'acte central de ses journées, le moment où, comme il aimait à le dire, il établissait « le contact avec le divin » ; aussi quelle était sa foi vibrante en célébrant la Messe, qu'il encadrait d'une longue préparation et d'une action de grâces prolongée ! Quelle était aussi sa joie souriante en distribuant la Communion ! Pour être plus près de l'Hôte du tabernacle, il aimait à s'agenouiller sur les marches mêmes de l'autel. Deux mots traduisent l'intensité de son amour : *Maman*, quand il parlait de Marie, et *Lui*, quand il s'agissait de Notre-Seigneur : *Lui*, c'est-à-dire le centre de ses pensées et de ses affections.

Cet amour de son Maître et de sa Mère lui inspirait un détachement de tout le reste, de tout ce reste qui lui paraissait futilité : souvenirs, lettres, photos, images, bibelots. Sa chambre, toujours très ordonnée, ne contenait rien d'inutile. Rien ne serait plus faux, cependant, que de se représenter M. Mariaux comme une sorte de stoïcien : il demeurait parfaitement humain, en tout ce que le terme a de bon et de conciliable avec l'appel d'En-haut. Il possédait cependant un vrai esprit de pénitence, qu'il mettait en tout et toujours, si discrètement toutefois que bien peu pouvaient s'en rendre compte. Mais des regards qui l'observaient à son insu, soit à l'Abbaye, soit dans les cliniques Cécil à Lausanne et St-Amé à St-Maurice, ne manqueraient pas de découvrir les renoncements qu'il s'ingéniait à cacher... Quand on lui offrait de petits cadeaux, il les accueillait avec joie et les appréciait vivement, mais il en faisait ensuite profiter les malades ou son entourage. C'est qu'il avait le souci d'expier pour les pécheurs et se faisait un scrupule de s'accorder quelque douceur : « Jésus, dit Pascal, est en agonie jusqu'à la fin du monde : il ne faut pas dormir pendant ce temps-là. »

Le 25 mars 1920, M. Mariaux se consacrait « à Jésus-Christ, la Sagesse Incarnée, par les mains de Marie »,

selon la formule de saint Louis Grignon de Montfort, Désormais, le 25 mars de chaque année, où qu'il se trouvât, il renouvela cette consécration ; la dernière fois, le 25 mars 1948, il ajoute quelques mots d'allusion à sa maladie de cœur et termine par ces mots : « Tout par amour », par lesquels il achève de remplir la page où, année après année, il avait inscrit les rénovations de sa consécration. Mais ce n'était pas assez de se donner comme « esclave de la Sagesse éternelle » ; il y ajouta, dans la chapelle de Ste-Thérèse de Lisieux, à Epinassey, le 27 avril 1926, le don total de soi :

« Afin de vivre dans un acte de parfait amour, je m'offre comme victime d'holocauste à votre Amour Miséricordieux, vous suppliant de me consumer sans cesse, laissant déborder en mon âme les flots de tendresse infinie qui sont renfermés en vous, et qu'ainsi je devienne martyr de votre amour, ô mon Dieu ! Que ce martyre, après m'avoir préparé à paraître devant vous, me fasse enfin mourir, et que mon âme s'élançe sans retard dans l'éternel embrasement de votre Miséricordieux Amour.... Je veux, ô mon Bien-Aimé, à chaque battement de mon cœur, vous renouveler cette offrande un nombre infini de fois, jusqu'à ce que les ombres s'étant évanouies, je puisse vous redire mon amour dans un Face à Face éternel... »

Chaque année désormais, il renouvellera aussi cette donation en l'accompagnant de pieuses pensées et de résolutions.

En déchiffrant ces annotations du chanoine Mariaux, nous décelons les ressorts profonds de sa vie intérieure.

« Réserve... Réserve en paroles. Me taire sur les autres... Rien de superflu. M'effacer... Je ne suis rien... et je ne le savais pas. Sourire de bonté. Sourire à mon Jésus dans le sacrifice de mes préférences. La véritable sainteté rayonne par la charité et par le don entier de soi-même ! Renouvellement de mon Régime d'amour dans le sourire et l'abandon au Bon Plaisir de mon Jésus... Revoir la croix sur mes lèvres pour la réserve en paroles... Le sourire du merci... Imiter S. François de Sales... »

Et plus loin : « *L'amour : amour... oubli... indifférence...*
 1) *Humilité : oublier le moi qui se croit quelqu'un, et cependant : que suis-je ? Rien... Donc me tenir à la dernière place, est-ce bien compris ?... Dernier.* 2) *Sourire toujours par amour au sacrifice de mes préférences !*
 3) *Extérieur : conserver le silence, encore la croix sur les lèvres : toujours trop de paroles. Revoir Saint François de Sales : Réserve, Réserve, Réserve, Croix.* 4) *Je profiterai des moindres actions et je les ferai par Amour. " Les plus petites actions faites par amour sont celles qui charment le plus le Cœur du Bon Dieu. " Aimer Jésus ! Lui plaire... Lui sourire. Sourire... ô Jésus. Merci... Faites que par amour je sache toujours vous sourire et vous dire merci, particulièrement dans le sacrifice, la douleur, la croix toujours, toujours, toujours... »*

Cette consécration de tout lui-même, ce « contrat », comme il le dit lui-même, notre pieux confrère le renouvelle régulièrement, tantôt dans le petit sanctuaire d'Epinassey et tantôt à l'Abbaye, tantôt à Notre-Dame d'Anney et tantôt à La Salette ou à Paray-le-Monial. Et toujours ce sont les mêmes élans, la même doctrine forte et généreuse :

« Prononcé dans la souffrance : nulle part le contact avec Dieu n'est si intime, ni si puissant... Rien n'ouvre aussi pleinement l'âme à la circulation de la Vie divine... Toutes les sublimités du sacrifice sont accessibles aux âmes qui savent faire cette ouverture et se tenir à ce contact.

« O ma bonne Mère, ô mon Jésus, faites que je sache... sourire dans un merci... par amour.

« Résumé : m'offrir à chaque heure sur l'autel du Sourire et du Merci... Calme... bienveillant... silencieux... réservé... dans l'exercice particulier du dépouillement, par l'oubli du moi et l'indifférence à l'égard des créatures... pour arriver à la perfection de l'amour... »

La dernière fois qu'il renouvela sa donation, le 27 avril 1948, deux semaines avant sa mort, il se disait « cardiaque par amour... ! » Le feu de son cœur était en train de dévorer l'enveloppe charnelle. Depuis près d'un an, M. Mariaux gardait la chambre ; il fit même plusieurs

séjours en clinique. Toujours, il trouvait les soins excellents et laissait croire que le repos commandé lui rendrait la santé, car il était optimiste de volonté et jeune de caractère. Mais les annotations que nous avons lues nous font douter qu'il ait vraiment cru à sa guérison... L'éternité approchait, à laquelle il pensait toujours, à laquelle il aspirait de toute sa ferveur. « Je me réjouis d'être bientôt là-haut ! », lui arrivait-il de dire. Durant ces mois de maladie, il ne se relâchait en rien de ses saintes pratiques, s'unissant même le plus possible, jusque dans le choix des heures, aux Offices de la Communauté. Son temps, tout son temps, il le donnait à la récitation du Bréviaire, à la Communion quand la maladie l'empêchait de célébrer lui-même la Messe, à l'oraison, aux lectures spirituelles ou au ministère de la Pénitence que, même sur sa couche, il n'interrompit jamais. Chaque jour, il faisait son Chemin de Croix et son Heure Sainte, récitait son chapelet, lisait la Bible de Crampon et l'Imitation de Jésus-Christ. Le 10 mai, une crise d'urémie se déclara et, devant sa gravité, Mgr Haller donna l'Extrême-Onction au malade qui la reçut en pleine connaissance. « Comme cela va vite ! », dit-il, car on a beau s'essayer de vivre tous les jours avec la pensée de la mort, celle-ci devance toujours les prévisions. Mais M. Mariaux ne s'abandonna point à la tristesse. Les trois jours qu'il eut encore à vivre sur terre, il les passa dans une ultime préparation à cet Au-delà pour lequel il avait vécu, préparation paisible et ardente à la fois. Son silence, son recueillement, son oraison incessante, rappellent les trois derniers jours de saint Charles Borromée qu'ils reproduisent. Dans ses souffrances, seul le nom de Jésus revenait sur les lèvres de M. Mariaux, et il est permis de penser qu'il les offrait pour les prêtres qui furent toujours sa grande sollicitude : « Il faut que les prêtres soient saints », disait-il souvent. Les attentions le touchaient, et il manifestait sa reconnaissance avec un accent de sincérité qui ne s'oublie pas. Jusqu'au bout, il tint à s'unir à ses confrères aux heures de l'Office, et quand les forces ne lui permirent plus de le réciter lui-même, il plaça son Bréviaire près de lui, le couvrant de sa main, comme un test suprême, tandis qu'il avait passé son chapelet autour de son cou. La *Nuit obscure* de saint Jean de la Croix fut l'une de ses dernières lectures, mais la toute

dernière, il la fit dans l'Imitation, livre III, chapitre X, versets 4 et 5, ces admirables versets qui résumaient toutes ses aspirations et toutes ses ardeurs :

« Que vous rendrai-je, Seigneur, pour tous vos bienfaits ? Ah ! puisse-je vous servir tous les jours de ma vie ! Puisse-je au moins un seul jour vous servir dignement ! Car vous êtes vraiment digne d'un service universel, d'un honneur total et d'une louange éternelle !

« Vous êtes vraiment mon Seigneur, et je suis votre pauvre esclave : je dois vous servir de toutes mes forces et ne jamais me lasser de vous louer. Je le veux ainsi, je le désire ainsi : daignez suppléer vous-même à mon indigence.

« C'est un grand honneur, une grande gloire, de vous servir et de tout mépriser à cause de vous. Et ils recevront des grâces abondantes, ceux qui se courbent sous votre joug très saint. Ils découvriront les consolations les plus suaves de l'Esprit-Saint, ceux qui par amour de vous auront rejeté tous les plaisirs charnels. Ils jouiront d'une grande liberté d'esprit, ceux qui, pour l'honneur de votre Nom, auront cheminé par la voie étroite et renoncé à toutes les sollicitations du monde. »

S'il est un verset de l'Écriture qui traduit exactement tout l'être de cet homme de Dieu, c'est bien celui-ci : « Sa conversation était toujours dans le ciel. » Chaque soir, il entendait de sa chambre les collégiens chanter en l'honneur de Marie : il s'unissait à eux et répétait simplement : « Maman !... » avec la confiance d'un enfant. Avec une certitude totale, une force invincible, il prenait congé des privilégiés qui forçaient les consignes de la Faculté pour l'approcher, en leur disant : « Nous nous reverrons là-haut ! » Et durant les courts instants de son agonie, il répétait encore les paroles de la liturgie qui traduisaient son vœu suprême : « Pretiosa in conspectu Domini mors sanctorum ejus ! ... Has tibi horas persolvo : Ah ! combien précieuse est devant Dieu la mort de ses saints !... C'est pour vous, Seigneur, que je vis ces heures ! »

On a retrouvé dans le Bréviaire dont il se servit en dernier lieu, un billet, copié de sa main, où il avait transcrit ces aspirations de sainte Thérèse de Lisieux qu'il avait

faites siennes et qui valent d'être reproduites ici comme un suprême message de son cœur :

« Je veux voir mon Jésus sans voile, sans nuage ; cependant, ici-bas, je suis " Bien près de Lui " !

Il ne sera caché, son aimable visage " Rien que pour aujourd'hui " !...

Je volerai " Bientôt pour chanter tes louanges, quand le jour sans déclin sur mon âme aura lui... "

Alors, je chanterai sur ta lyre des Anges " l'Eternel aujourd'hui "...

Et en attendant le Ciel de la Vision, je vivrai le Ciel de l'Union.

Si je songe à demain, je crains mon inconstance, je sens naître en mon cœur la tristesse et l'ennui. Mais je veux bien, Jésus, l'épreuve et la souffrance !... Rien que pour aujourd'hui.

Oh ! je t'aime, Jésus. Vers Toi mon âme aspire, pour un jour seulement reste mon appui.

Viens régner dans mon cœur, donne-moi ton sourire :

Rien que pour aujourd'hui. »

Aussi, avec de tels accents, le saint prêtre qui nous a quittés le 14 mai¹, laisse-t-il à ses confrères et à tous ceux

¹ Les funérailles de M. le chanoine Mariaux se sont déroulées le lendemain de la Pentecôte (17 mai) dans l'église St-Sigismond où se pressait une foule nombreuse. La population qui avait tenu les jours précédents à se recueillir en si grand nombre devant la dépouille du vénéré défunt, se fit un devoir de l'accompagner à sa dernière demeure, et ce n'est pas sans émotion qu'on remarquait le nombre considérable d'hommes qui participaient à ses funérailles.

Toutes les Communautés religieuses de la ville et de la région, en particulier les Révérendes Sœurs de Vérolliez avec leurs élèves, avaient envoyé des délégations. Mgr Grand, Révérendissime Vicaire général de Sion, représentait Son Excellence Mgr Bieler, ancien condisciple du défunt, tandis que le Vénérable Chapitre de la Cathédrale avait délégué un fidèle ami de la Maison, M. le chanoine Maurice Dubosson. De nombreux

dont il fut le réconfort et le guide, l'espérance que de là-haut, près du cœur de Dieu, il continuera de veiller sur les âmes et sur tout ce qu'il a aimé ici-bas.

Léon DUPONT LACHENAL

prêtres du diocèse et beaucoup de chanoines du Saint-Bernard apportèrent aussi le réconfort de leur présence et de leur amitié.

On remarquait également les autorités civiles de Saint-Maurice, avec, à leur tête, MM. Charles Haegler, préfet du district, Alphonse Gross, sous-préfet, Marcel Gross, président du Tribunal, Hyacinthe Amacker, président de la Municipalité ; Salvan qui se souvient de son ancien vicaire, était représenté par M. Revaz, président de la commune, tandis que MM. les abbés Roch, curé de Vionnaz, et Obrist, vicaire à Sierre, apportaient le souvenir des deux cités d'origine de M. Mariaux. Nous avons noté aussi la présence de M. Camille Mariaux, avocat, préposé aux poursuites du district de Monthey, parent du défunt.

Son Excellence Mgr Haller célébra la Messe Pontificale, puis un long et émouvant cortège conduisit les restes mortels du cher et vénéré prêtre défunt dans ce cimetière sur lequel semble veiller le sanctuaire de la Vierge du Scex.